

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 3 (1858)
Heft: 21

Artikel: Camp fédéral de Luziensteig [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-328633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

N° 21

Lausanne, 13 Novembre 1858

III^e Année

SOMMAIRE. — Camp fédéral de Luziensteig (*suite*). — Mémoire présenté au concours de 1857 par M. le commandant Müller, instructeur chef à Zurich. — Résumé d'un mémoire sur le mode d'action et les effets des balles coniques, par M. le Dr Brière, médecin de division de l'armée fédérale. — Balle à hélice, remplaçant les rayures du canon. — Bibliographie. — Nouvelles et chronique.

CAMP FÉDÉRAL DE LUZIENSTEIG.

(Suite.¹)

Le 2 septembre, le commandant en chef, colonel Bontems, avec le chef d'état-major, colonel Letter, leurs deux adjudants, major de Mandrot et capitaine Brin-golf, et l'instructeur-chef, commandant Wieland, arrivèrent à Ragatz. Le commandant du génie, lieutenant-colonel Gautier, était également arrivé avec ses officiers et s'occupait activement des préparatifs nécessaires à l'établissement du camp. Pour les premiers officiers susnommés, il s'agissait surtout de l'organisation du service et d'une nouvelle reconnaissance du terrain, en vue des manœuvres de campagne. Dans les deux jours qui restaient avant l'arrivée des états-majors, on étudia encore une fois exactement : l'emplacement du camp, les deux rives de la Landquart, la position de Zizers, le terrain entre le pont de Tardis et Ragatz, la position de Ragatz, la communication de la vallée de la Tamina avec le Zollbrück inférieur par le village de Pfäfers, la contrée entre Ragatz, Sargans, Mels et Vilters ; en outre, quelques emplacements de bivouac furent éventuellement fixés.

Le 5, arrivèrent les officiers de tous les états-majors (nous en avons donné la liste dans notre numéro du 18 septembre). Le quartier-général fut, du 2 au 12, à l'hôtel de Ragatz. Le 6 commença l'instruction. Il ne pouvait naturellement pas être question de cours de théorie, mais il fallait se borner à rappeler l'indispensable, et particulièrement à donner aux officiers un aperçu général de la marche des manœuvres de guerre. A part cela, il fut traité de l'organisation d'une division en campagne, du service dans la division ainsi que de l'historique de sa formation ; puis de l'école de brigade et de division, des bivouacs et des cantonnements ; enfin quelques travaux topographiques furent faits, sous la direction de M. le major de Mandrot, et la carte générale du terrain des manœuvres, qui, pour quelques détails, laissait beaucoup à désirer, fut corrigée. M. le lieutenant-colonel Gautier donna aussi quelques leçons sur la construction des ponts.

¹ Voir notre précédent numéro.

En ce qui concerne la préparation aux manœuvres de guerre, chacune d'elles fut d'abord débattue d'après un tableau général et avec les prescriptions de la nouvelle tactique ¹. L'après-midi, le terrain était parcouru à cheval, et l'on précisait dans cette reconnaissance les observations théoriques du matin, en rendant les officiers attentifs à tout ce qui devait être pris en considération. Chacun était admis à présenter ses remarques particulières, à faire des questions, à exposer sa manière de voir et à discuter les diverses opinions en présence.

Le 6 septembre, la forte position de Ragatz fut reconnue, position qui s'étend le long du Flüppebach, depuis Isligstein (porte romaine) jusqu'au Rhin, appuyant sa droite à la montagne et sa gauche au fleuve. Le 7 septembre, on reconnut les deux rives de la Landquart, depuis son embouchure dans le Rhin jusqu'au pont de Felsenbach, contrée romantique du Prättigau, qui fut étudiée spécialement au point de vue de la défense. (Nous ferons remarquer ici que nous ne pouvons pas nous arrêter aux descriptions du terrain, ce qui nous mènerait trop loin. Nous renvoyons pour cela à la carte fédérale, ou à la carte du terrain des manœuvres, qui a paru à Winterthur, chez Würster et C^e (80 cent.), ou, à ce défaut, à la carte ordinaire de Keller.)

Le 8 septembre, on fit la reconnaissance de la position de Zizers, qui n'est pas à l'endroit indiqué sur la carte, mais à environ 1500 pas en avant de Zizers, sur la grande route de Coire ; là se trouve un défilé d'environ 800 pas de large, prairie avec ferme appartenant à l'évêché ; la position en avant de Zizers, vers le Sud, s'appuie, à droite, au chemin de fer et au Rhin, à gauche à une paroi de rochers perpendiculaire ; elle est couverte par une épaisse forêt, dans l'intérieur de laquelle se trouvent deux ravins larges et profonds tout-à-fait propres à une bonne défense ; à la forêt, vers le centre, viennent aboutir des vignes entourées de murs. De Zizers, plusieurs chemins praticables pour les voitures mènent à toutes les parties de la position, ainsi qu'en arrière pour la retraite. Immédiatement avant le village se trouve un escarpement parallèle à la position et coupant de nouveau perpendiculairement la grande route, particularité importante pour une retraite hors de la position.

Le 9 septembre, la position de Sargans, Mels, Wangs et Vilters fut reconnue, tâche qui, vu son étendue, put à peine être accomplie.

L'après-midi du 10 septembre fut consacrée à une reconnaissance des ouvrages de Luziensteig, dans laquelle les officiers eurent le plaisir d'être accompagnés par le colonel La Nicca, le constructeur des fortifications. Quoique le rassemblement porte le nom du Luziensteig, les forts n'y ont joué, pour ainsi dire, aucun rôle. Il aurait été difficile, en effet, de les comprendre dans le cadre des manœuvres. Une attaque venant du nord n'était pas possible, vu la proximité de la frontière autrichienne, à

¹ Nous nous conformons ici au texte allemand de la *Schweizerische-Militär-Zeitung*, mais sans nous rendre bien compte, nous l'avouons, des idées de notre confrère sur ce qu'il appelle la *nouvelle tactique*. Nous aurions été charmés de pouvoir donner quelques renseignements ultérieurs à cet égard. — (Réd.)

moins de débiter par des absurdités, car les assaillants auraient dû d'abord passer par la forteresse; puis faire une contre-marche à la frontière pour revenir sur leurs pas. En revanche, une attaque sur les derrières de la position aurait pu être opérée dans la troisième journée des manœuvres. Si la division Salis avait eu l'ordre, ce jour-là, d'attaquer au point du jour la division suisse au bivouac, en arrière de Jenins, et de l'acculer au Rhin, une attaque de son aile droite contre le Luziensteig n'aurait point été inopportune. Mais, en tout cas, le mouvement eût conduit fort loin, et la manœuvre de ce jour-là eût pu être difficilement exécutée. Quoi qu'il en soit, nous regrettons que les troupes rassemblées au camp de Malans n'aient vu le Luziensteig que de loin. Dans la première semaine, il eût été possible de les y conduire par brigade, de les y faire manœuvrer pendant quelques heures, et d'expliquer aux hommes, en quelques mots, l'importance et l'historique de ces ouvrages. Ils auraient ainsi rapporté chez eux un agréable souvenir de cette visite.

Le samedi, 11 septembre, les troupes entrèrent au camp; les détachements destinés à coopérer à son établissement étant arrivés déjà la veille. Le camp n'était cependant pas encore complètement terminé, car le mauvais temps du commencement de la semaine avait retardé les travaux. Mais l'activité des troupes du génie fut telle, dans les derniers jours, que le camp put être occupé. Il s'étendait depuis le chemin qui conduit de Malans au Zollbrück supérieur jusqu'à la grande route; baigné à dos par le ruisseau de Malans. La longueur du front était d'environ 2000 pas.

Au bas du chemin de Malans vers Jenins, à peu près derrière le milieu du camp, était le quartier-général, composé de trois baraques en bois, très simples, pour le commandant en chef, pour le chef d'état-major, et pour le bureau principal, plus, de quelques tentes; tout à côté se trouvait une écurie pour les chevaux d'état-major et d'ordonnances. Derrière le milieu de chaque brigade étaient dressées les tentes de l'état-major de la brigade, et derrière celles-ci, sur une longue file, deux cantines d'officiers et neuf de soldats. En général, on ne fut pas avare du terrain; on en a fait cependant un grief au génie, et, en cela, nous croyons qu'on a eu tort, car la troupe se trouve mieux d'avoir un peu plus d'espace à sa disposition. On pourrait lui reprocher avec plus de justesse de n'avoir pas pris les précautions nécessaires au campement des gardes de camp et de police; par manque de tentes, ces gardes durent bivouaquer. Nous ne savons à qui cette prestation incombait, de la Confédération ou des cantons; mais puisque les tentes n'étaient pas là, on aurait dû les remplacer par des baraques, ou au moins par des abris-vent.

La situation du camp était du reste magnifique; immédiatement devant le front s'étagaient les vignobles de Malans, Jenins et Mayenfeld; et ces villages, cachés par d'épais vergers, élevaient la pointe de leurs clochers au-dessus de la verdure des arbres fruitiers. Aux vignes succédaient les escarpements d'une région de forêts, embellie des ruines de Weineck, Ruchenberg, etc.; plus haut encore se montraient les hautes Alpes et les pointes du Falkniss, d'où se détachait fièrement le blockhaus du Fläscherberg, le plus élevé des ouvrages du Luziensteig. Les dentelures des

Kurfürsten et des montagnes d'Appenzell embellissaient encore cette partie du tableau. Vers l'Ouest, les masses du Galanda et leurs pentes boisées fermaient au loin la vallée qui court vers Coire, et indiquaient l'entrée de celles de Schalfik et du Rhin supérieur ; vers l'Est s'élevait la chaîne du Hochwand, à travers laquelle la Landquart se fraya un jour une violente issue au pont du Felsenbach. Toute cette belle contrée, arrosée par le Rhin et la Landquart, offre le véritable idéal d'un terrain de manœuvres de tous les genres et surpasse, sous ce rapport, notre place d'armes principale de Thoune. Aussi l'on peut dire que l'emplacement du rassemblement de cette année était des mieux choisis, et c'est l'opinion, du reste, de tous ceux qui y ont assisté.

L'incomparable beauté de la contrée ne manqua pas de produire une vive impression sur les officiers et sur la troupe et de leur communiquer un entrain qu'ils n'auraient peut-être pas eu ailleurs. Il y avait dans tous les corps de la bonne volonté et un véritable esprit militaire. L'émulation n'excluait point l'esprit de solidarité, et l'on sentait que tous étaient animés d'un même orgueil, celui d'être soldat suisse, défenseur d'un si beau pays. Ces sentiments contribuaient à donner aux troupes un caractère martial qui frappait le spectateur et qui arracha même à notre chef, lors du défilé du 19, cette sincère exclamation : « Je n'ai jamais vu de division suisse aussi belle que celle-là ! »

L'infanterie et tout l'état-major général campaient au camp principal ; l'artillerie sur la plaine d'Igis, au-delà de la Landquart, et vers le Zollbrück supérieur ; les chevaux étaient à Russhoff, Neuhof, Igis et Zizers. Les guides de Bâle étaient au Zollbrück supérieur et ceux de Schwytz à l'inférieur. Les chevaux des divers états-majors étaient cantonnés à Malans ; le commissariat idem. A Malans se trouvait en outre une compagnie de sapeurs et une compagnie d'infanterie d'Appenzell-Extérieur, qui par manque de tentes, n'avaient pu être campées. L'état-major du génie se trouvait à Mayenfeld avec la 2^{me} compagnie de sapeurs ; la compagnie de pontonniers, qui arriva le 18 avec l'équipage, resta à Ragatz ; huit compagnies de carabiniers firent leur cours de répétition au Luziensteig jusqu'au commencement des manœuvres et y furent casernées. La cavalerie, qui, depuis le 8 septembre, était rassemblée à Winterthur, se mit le 14 en marche, sur deux colonnes ; la première arriva le 17 à Ragatz et la seconde le 18 à Sargans et à Mels. On nous a promis quelques détails sur ces marches.

La manière dont les troupes prirent leurs quartiers a laissé, en général, une bonne impression. Nous ne sommes pas en mesure de pouvoir signaler ici des bataillons d'une manière plus favorable que d'autres, car nous n'avons pas eu l'occasion de tout voir en détail, et, dans ce cas, le mieux est de se garder de jugemens précipités ; on peut d'ailleurs facilement se laisser tromper par les apparences et être injuste envers quelque brave bataillon, ce qui laisse des ferments de jalousie déplorables. Aussi il nous suffira de noter que tous les bataillons ont fait également une bonne impression sur les connaisseurs comme sur les autres. Dans l'artillerie, la batterie appenzelloise fut remarquée pour son bel attelage. On a vu avec plaisir

que les officiers montés étaient en général bien montés et que la plupart étaient bons cavaliers. A cet égard notre corps d'officiers a réalisé un progrès considérable.

On peut en dire autant de la cavalerie, en regrettant cependant que les mauvaises écuries aient rendu tant de chevaux malades.

L'entrée des troupes au camp a été signalée par un ordre du jour du colonel Bontems, qui appartient désormais à l'histoire de ce rassemblement et dont, pour cela, nous donnons le texte (nous avons déjà donné cet ordre du jour dans notre N° du 18 septembre).

Dans la semaine du 12 au 19 septembre, l'instruction se partagea en deux parties, à savoir l'instruction avec la troupe et l'instruction avec les cadres.

En ce qui concerne la première, elle porta essentiellement sur l'école de brigade et les manœuvres de division.

L'école de brigade a laissé beaucoup à désirer ; son exécution fut souvent fautive et l'on ne tint la plupart du temps aucun compte de l'emploi du terrain et des incidents tactiques, ce qui rendit ces exercices monotones pour tout le monde. On dut malheureusement aussi manœuvrer trop souvent par demi-bataillon, vu que les brigades n'étaient pas complètes et ne comptaient, en moyenne, que 2 1/2 bataillons. On aurait pu facilement remédier à cet inconvénient en réunissant tour à tour deux brigades, ce qui aurait donné 4 à 5 bataillons de guerre. En général le véritable esprit de ces manœuvres de masses ne fut pas assez mis au jour, ce qui s'excuse, en partie, par la nouveauté de nos règlements. Il aurait été d'autant plus désirable, à cause de cela, d'avoir des officiers instructeurs pour y suppléer ; leur absence s'est fait sentir d'une manière regrettable. On entend souvent dire que les instructeurs sont superflus et qu'ils ne font que gêner l'activité des officiers de troupe. D'accord, si les instructeurs, ne comprenant pas convenablement leur tâche, veulent tout faire par eux-mêmes. En ce cas, il ne manque pas de moyens pour les maintenir dans de justes limites. Mais un instructeur qui comprend bien sa position n'est certainement pas un auxiliaire inutile.

Dans les manœuvres de division, souvent les déploiements se firent trop lentement ; il y avait des lenteurs et des retards trop prolongés avant qu'on arrivât à quelque chose. On remarqua surtout ce vice dans les manœuvres du 18, où toute la division dut répondre à la générale. Au lieu de lancer rapidement vers la Landquart une avant-garde, qui eût occupé les ponts et protégé le déploiement sur la plaine d'Igis, il fallut environ 4 1/2 heures avant que les deux divisions fussent rassemblées sur ce point. Les manœuvres de division laissèrent, entr'autres, beaucoup à désirer. Nous avons dit en commençant qu'il eût été désirable que pour chaque manœuvre de division on eût donné des dispositions écrites. Au camp de Châlons c'est ce qui a eu lieu pour chaque manœuvre de corps, et cependant là les officiers supérieurs avaient plus de pratique et de routine que les nôtres. Dans les limites de ces dispositions écrites, il reste encore assez de latitude pour la libre activité de chacun. L'ensemble a au moins un caractère précis et ne dépend pas de la maladresse ou de l'habileté de quelques-uns. Des ordres verbaux et précipités ne

peuvent pas remplacer de telles dispositions, car la faculté de rapide conception qu'ils supposent n'est pas donnée à chacun. De là résultent souvent des lenteurs, des hésitations, des confusions, et au lieu d'une manœuvre bien ordonnée on a un cahos, à la fin duquel on se demande avec étonnement : Qu'a-t-on fait là ?

Qu'on ne nous dise pas qu'à la guerre tout se fait verbalement ; cette réplique ne serait pas juste. Presque chaque combat est soumis à des dispositions préalables, dans lesquelles les intentions du commandant en chef et l'ordre de formation sont plus ou moins prescrits. Ce n'est que dans le cours du combat qu'on peut en dévier suivant les circonstances, suivant les connaissances qu'on a de l'ennemi, de ses fonds, etc. En temps de paix nous devons supposer tout cela ; par conséquent la marche est plus difficile et un ordre, dont on ne se rend pas un compte bien exact, peut facilement être mal exécuté. En outre l'élaboration de dispositions écrites est un excellent exercice pour l'état-major général. L'officier qui en est chargé peut beaucoup s'instruire par ce travail. Aussi regrettons-nous sincèrement, sous ce rapport, qu'on ait été trop parcimonieux de travaux de bureau ; nous le regrettons même au risque de passer pour pédant, car il ne manque pas, on le sait, d'officiers d'état-major qui traitent de pédanterie le plus minime travail de plume, et qui montrent par là qu'ils entendent d'une singulière façon le service qui leur incombe.

On a également senti de nouveau la nécessité d'une séparation ou au moins d'une démarcation de l'état-major en officiers d'état-major proprement dits et en adjutants. Aussi longtemps que cela n'aura pas eu lieu, on sera arrêté par les mêmes obstacles et l'on aura un état-major qui, en réalité, n'en sera pas un.

A côté des grandes manœuvres, il y en eut des petites. Le colonel Bontems a voulu se renseigner sur l'aptitude moyenne des troupes au service de campagne, et, dans ce but, il a souvent désigné, sous le commandement d'un officier d'état-major, des compagnies détachées de tel ou tel bataillon pour une tâche particulière ; par exemple, formation d'une avant-garde, d'une arrière-garde, attaque et défense d'un pont, d'un accident de terrain, placement d'avant-postes de jour et de nuit, etc., etc.

En ce qui concerne l'artillerie, elle fit, pendant la première semaine, son cours de répétition, et elle s'y distingua en ce qui concerne le tir à la cible. Une ou deux fois seulement, croyons-nous, elle manœuvra avec la division ; il y aurait eu certainement du profit à l'y réunir plus souvent. La cavalerie, qui arriva en ligne seulement le 18 et le 19, ne put, par ce motif, être employée aux exercices de division ; les carabiniers étaient cantonnés trop loin pour les y faire participer régulièrement ; de sorte que, dans les manœuvres de division, les armes spéciales furent très peu représentées, faute qu'on devra éviter à l'avenir. L'occasion de manœuvrer avec les armes combinées est offerte trop rarement à nos officiers d'état-major ; de là viennent les fautes grossières qui parfois sont faites en haut lieu dans l'emploi des armes spéciales. Partout où l'on peut opérer leur réunion, il faut qu'on le fasse. De même, pour les officiers des armes spéciales, il est d'une haute importance qu'ils connaissent la manœuvre de concert avec les autres armes ; ils en apprennent

ainsi la tactique, et ils peuvent voir surtout en quoi et comment ils doivent participer aux mouvements de l'ensemble. Si nous faisons ici cette observation, c'est afin qu'à l'avenir on tienne compte de ce point; des raisons locales s'y sont opposées cette fois, qu'une autre fois on cherche à les surmonter.

(*La suite au prochain numéro.*)

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS DE 1857 PAR M. LE COMMANDANT MÜLLER,
INSTRUCTEUR CHEF A ZURICH.

(*Suite.*¹)

Plan d'instruction pour l'application pratique.

1^{er} jour d'école. — Position du soldat sans arme. Demi-tour. Pas d'école (en le décomposant). Pas de manœuvre.

2^{me} journée. — Répétition de ce qu'on a appris la veille (une pareille répétition doit se faire dans la règle pour les exercices importants). Pas de manœuvre. Changement de pas. Pas en arrière. Directions. Marche de front.

Dès aujourd'hui, 1/2 heure d'escrime à la bayonnette (environ vers la dernière demi-heure avant le repos). Exercices préliminaires, ensuite instruction contre la lance et le sabre.

3^{me} journée. — Tournés à droite ou à gauche. Formation sur deux rangs. Marche de flanc. A la dernière heure du matin, position du soldat sans arme, ôter et remettre la bayonnette.

(Considérant que l'ensemble de l'exécution pour ces trois mouvements est difficile et sans grande importance, on ne doit avoir en vue dans l'instruction que l'exécution correcte, et ne pas s'arrêter trop longtemps sur le reste.)

Porter et reposer l'arme.

L'après-midi on commence par le maniement d'armes, en considération de la chaleur. Maniement d'arme à partir de l'arme au pied. 2 heures sans fusils, mêmes exercices que le matin.

4^{me} journée. — 2 heures sans fusils. Marche de flanc, marche de front et passage de l'une à l'autre de ces formations. (Pour familiariser la troupe avec ces mouvements, il est urgent de bien déployer et de le répéter plus souvent qu'on ne le fait.) Demi-tour en marchant (sans y attacher une importance trop grande). Marche de front. Une heure avec armes, maniement depuis la position de l'arme au pied et de l'arme en parade. L'après-midi comme le matin.

5^{me} journée. — Une heure sans fusil. Marche en bataille et par le flanc. 2 heures avec le fusil. Le maniement et la charge. (La charge en 8 temps, en comptant haut et par mouvement, doit être apprise à fond. Par contre on ne doit pas s'arrêter trop longtemps à la charge en 8 temps (au commandement), afin d'obtenir un ensemble d'exécution dans les mouvements séparés: par exemple les temps —

¹ Voir le numéro 16, du 31 août 1858.